

La dernière partie de l'ouvrage rassemble sept contributions de considérations plus générales sur la société campaniforme dont cinq concernent l'Italie. Un bilan sur les connaissances actuelles en Campanie (Aurino et De Falco) confirme une faible présence du Campaniforme dans le Sud de l'Italie. La forte cohésion culturelle locale n'empêche pas néanmoins des connexions fortes que traduisent certains objets comme des poteries caractéristiques ou encore des épingles en métal et en os ou encore une perméabilité et une réadaptation des modèles céramiques. Cette hybridation est également illustrée par le site de Poggioreale (Naples, Italie) présenté dans l'article suivant (Boenzi et Mancusi). Dans la région du Latium, la publication récente de *Roma prima del Mito* a produit un bilan précis sur les occupations de la fin du Néolithique régional et a permis ainsi de réétudier d'anciennes collections, comme celle issue de ramassages de surface à Torre Crognola (Miranda et collaborateurs). Le riche mobilier, en particulier céramique, a pu être mis en parallèle avec l'ensemble des phases de la culture d'Ortucchio et témoigne donc d'une longue phase d'occupation du site qui de surcroît s'étend sur au moins trois hectares. L'étude archéozoologique du site stratifié de Fosso di Lumino permet d'aborder les stratégies de subsistance mises en oeuvre par les populations campaniforme et épi-campaniforme et de les comparer aux autres sites de la région florentine (Penco et Sarti). Le cheptel centré sur l'élevage des bœufs, des porcs et des caprinés est organisé pour la production bouchère et marquée par des âges d'abattage précoces avant que les animaux aient atteint l'âge adulte. La chasse est marquée par la présence du cerf sans doute recherché aussi pour les bois, utilisés comme supports d'outils. Quelques restes de cheval dont au moins deux issus d'animaux domestiques ont été retrouvés et sont interprétés comme l'un des témoignages de contacts avec les autres groupes campaniformes nord-européens.

Le dernier article concernant l'Italie relate les découvertes faites au pied de rochers à Piglone Kopf dans le sud Tyrol, datées du Campaniforme (Pedrotti et collaborateurs). Les niveaux fouillés aux pieds de ces rochers ont

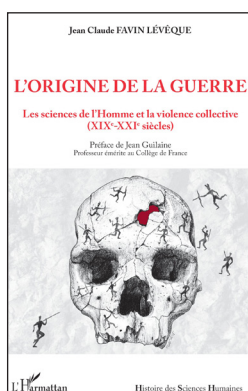
livré des vestiges archéologiques par milliers, céramique, lithique, ossements animaux qui présentent dans leur plus grande majorité des évidences de chauffe intentionnelle. On soulignera la présence de traces de métallurgie et d'objets en cuivre parmi lesquels dix haches miniatures non fonctionnelles, de forme d'inspiration balkanique mais faites dans les matériaux locaux et disposées dans deux dépôts de cinq haches chacun. L'ensemble témoigne de la pratique précoce dans les Alpes orientales d'offrandes rituelles transformées par le feu, ce qui amène les auteurs à interpréter ce site comme un sanctuaire rocheux, l'utilisation de ces sites naturels et stratégiques à des fins rituelles se perpétuant jusqu'à la période romaine.

Une autre approche d'espace naturel particulier utilisé comme espace cérémoniel est proposée dans l'étude de l'occupation autour de la montagne mythique de Rip en République tchèque (Turek et Kristuf). Cette analyse s'inscrit dans le temps long depuis la fin du V^e millénaire jusqu'à la fin du III^e millénaire et vise à comprendre les dynamiques évolutives des pratiques rituelles qui s'y sont déroulées.

Le dernier article du volume revisite les formes et les décors céramiques des sites de la transition Néolithique final/Bronze ancien de la façade atlantique (Ripoche et Nicolas). Les auteurs proposent d'interpréter la multiplication des anses et la complexité des décors comme le reflet des cultes solaires au Bronze ancien et le témoignage de relations sociales plus complexes dans le cadre de développement de hiérarchies sociales plus marquées.

La diversité des contributions à ce volume tant dans les thématiques abordées que dans les matériaux impliqués et les régions traitées, montre le dynamisme de ces recherches autant dans des domaines communément abordés comme la céramique que sur des sujets plus rarement évoqués comme les rituels ou les espaces naturels cérémoniels. L'ensemble des contributions apporte une vision renouvelée de la société campaniforme qui apparaît moins monolithique que jamais.

Françoise BOSTYN



FAVIN-LÉVÊQUE J.-C (2023) – *L'origine de la guerre : les sciences de l'homme et la violence collective (XIX^e-XXI^e siècles)*, L'Harmattan (coll. Histoire des sciences humaines), 440 p., ISBN : 978-2-14-034745-0, 45 €.

Cet ouvrage traite d'une question passionnante, difficile et pour laquelle des tentatives

de réponse ont déjà été émises par le passé¹ : l'origine de

la guerre. Depuis quelques années – et surtout ces derniers mois avec le déclenchement du conflit en Ukraine, et plus récemment encore la guerre Israël-Hamas – la guerre fait l'objet d'une littérature abondante. Sur cet enjeu devenu ainsi un thème de recherche particulièrement prisé des chercheurs, toutes disciplines confondues, l'auteur s'attache exclusivement aux préhistoriens et aux anthropologues en annonçant d'emblée dans son avant-propos, qu'il ne livrera pas de réponse définitive. Non seulement car l'entreprise paraîtrait pour le moins hasardeuse mais surtout car l'objectif est tout autre. Favin-Lévêque propose en effet une historiographie de l'origine de la guerre au

Le sentier de la guerre : visages de la violence préhistorique, Le Seuil, Paris, 2001 ; le premier étant le préfacier du présent ouvrage.

1. On pense par exemple à l'ouvrage de J. Guilaine et J. Zammit,

regard des disciplines relevant des sciences de l'homme : la recherche préhistorique, l'archéologie, l'anthropologie, l'ethnologie et avec les éclairages internationaux que cela exige ponctuellement. Le projet est ambitieux et la densité de la documentation analysée en est la preuve. Pour dégager les lignes directrices et exposer les thèses émises sur la question, l'auteur opte pour la couverture d'une période allant du XIX^e siècle à nos jours ; il adopte pour ce faire un découpage temporel sur quatre périodes (1859-1914, 1914-1949, 1949-1996 et enfin 1996-2021) qui structure son ouvrage.

Dans l'introduction et le premier chapitre, précédant l'exposition de l'économie générale de son propos, l'auteur place quelques jalons importants sur le fait guerrier au sein des sciences de l'homme, de l'anthropologie – française tout particulièrement. En renvoyant aux premières traces écrites disponibles (historiques ou mythologiques), Favin-Lévêque caractérise la guerre en rappelant la polysémie du terme et les nuances relatives, respectives aux langues française et anglaise. La convergence de ces approches renvoyant toutes à « des affrontements violents, mais qui diffèrent par la taille, l'intensité, la durée, les peuples, les cultures, les motifs, les méthodes, l'issue ou la situation en résultant pour les belligérants, vainqueurs ou vaincus » (p. 16), l'auteur insiste sur le regard nouveau offert par l'anthropologie du XIX^e siècle. En remettant en cause les notions de temps, d'espèce et d'État, cette discipline redéfinit en effet – de manière très diverse selon les auteurs – la guerre. Cette dernière est abordée sur un temps long de l'histoire de l'humanité ; les interrogations centrales reposant sur la manière dont « ce phénomène émerge dans la lignée humaine » et son « poids dans l'évolution du monde » (p. 18).

Il est fort justement rappelé que la difficulté première de l'étude du fait guerrier repose sur la rareté des productions scientifiques – relevant pourtant de multiples disciplines – qui lui sont consacrées et qui exige, selon l'auteur, une caractérisation anthropologique introductive. Le rédacteur s'y emploie en dégageant quatre dimensions : la préhistorique (qui privilégie l'archéologie et l'étude des traces de la guerre : armes, blessures, fortifications, art) ; l'ethnologique (centrée sur la guerre primitive et les sociétés traditionnelles qui la perpétuent) ; la dimension actualiste (axée sur l'approche de la guerre classique et moderne et des évolutions de la guerre au fil des temps) et enfin, l'évolutionnaire (consacrée quant à elle à la violence animale et humaine, à la paléanthropologie, l'éthologie ou encore la primatologie qui travaillent sur l'évolution cognitive en lien avec la violence collective).

Le propos est enfin complété par l'exposition rapide de trois dynamiques qui agissent sur la recherche sur la guerre. La dialectique nature-culture (le bon sauvage versus l'état de nature et celui de la guerre), la dynamique scientifique (l'enjeu de la documentation, les thèses explicatives diverses, les positionnements disciplinaires potentiellement propres à chaque pays) et la pression de l'histoire (la réflexion rétroactive et teintée d'effets attractifs ou répulsifs – patriotisme, nationalisme... – de la guerre au gré des affrontements vécus).

En reprenant la définition de Wright, « la guerre (au sens large) est l'utilisation de la violence entre groupes similaires et distincts (mondes animal ou humain) » (p. 33), Favin-Lévêque décline alors les quatre périodes retenues.

La première d'entre-elle (1859-1914) est composée de quatre chapitres. Elle retrace la découverte du sujet. Face à la forte actualité conflictuelle en Europe qui génère d'indiscutables et compréhensibles débats militaires (rationalisation de la pensée militaire), philosophiques, politiques ou encore stratégiques, la question de la guerre préhistorique s'impose et se pose directement. L'objet se construit et les réponses varient entre l'anthropologie et la préhistoire.

Pour les chercheurs œuvrant au sein de la première discipline, l'hypothèse de l'existence d'une violence collective depuis toujours repose sur une construction intellectuelle et la logique comparative avec les sociétés primitives ; « la guerre existe depuis les débuts de l'humanité et le monde primitif nous en donne un modèle » (p. 32). Pour les seconds, l'origine animale de l'homme (sa bestialité), sa « triste condition supposée » (p. 52) de sauvage au sein d'une nature hostile conforte l'idée d'une violence originelle.

Le troisième chapitre de cette période est consacré à l'archéologie qui documente cette possible guerre préhistorique. Si l'étude des armes et des outils de chasse et de guerre ne prouvent pas pour autant que la guerre a existé, d'aucuns l'affirment ou le supposent. Les recherches sur les fossiles humains et leurs traces de blessures semblent valider une violence collective originelle. L'analyse des fortifications et de l'art pariétal en fait de même.

L'ethnologie fait quant à elle l'objet du quatrième chapitre en livrant diverses études de chercheurs anglo-saxons sur des sociétés primitives et documentant les affrontements (leurs motivations, leur fréquence, les formes de combats, les armes utilisées, les rites associés, le traitement des vaincus, les cultures...).

Sur ces bases, le dernier et cinquième chapitre propose les explications anthropologiques produites au cours de cette première période étudiée. En exposant les deux théories qui englobent les thèses élaborées (l'évolutionnisme linéaire et le darwinisme social), l'auteur expose les discours explicatifs proposés tout en distinguant les divergences d'approches française (avec une dimension préhistorique dominante) et anglo-saxonne (qui donne à l'ethnologie et à la dimension évolutionnaire une forte prédominance).

La deuxième période (1914-1949) remet en cause les idées précédentes sur la guerre préhistorique et la guerre primitive. La déconstruction du discours en France et chez les Anglo-Saxons est en lien direct avec la violence extrême de la Grande Guerre d'abord, puis de la seconde déflagration mondiale, qui remettent en cause la légitimité de l'usage de la force. Composée de deux chapitres, cette partie est dense ; les entrées et références y sont nombreuses. Favin-Lévêque illustre l'abandon de la théorie évolutionniste pour présenter les deux courants qui lui succèdent – l'approche historico-culturelle (l'importance

de l'ethnicité, du diffusionnisme ainsi que des forces extérieures aux sociétés) et le fonctionnalisme (qui se centre davantage sur les forces intérieures pour expliciter les réalités étudiées). En reprenant les apports de la documentation de la guerre par une archéologie préhistorique en retrait et une ethnographie, à l'inverse, plus dynamique à ce moment là sur la guerre primitive (diverses études sont citées à l'appui), l'auteur analyse les thèses explicatives qui émergent au cours de cette période. Les inspirations sont diverses. Parfois paradoxales entre une humanité primitive jugée d'abord et inévitablement belliqueuse suivie d'une « unification pacificatrice » (p. 167) ; d'essence darwinienne avec une interprétation évolutionnaire, des effets jugés bénéfiques par une sélection opérée par la violence ou encore relevant d'une inspiration relative à la renaissance de l'âge d'or avec la vision diffusionniste. L'auteur nous éclaire sur ces analyses portées par divers auteurs, français ou anglo-saxons et qui connaissent des adhésions discrètes selon les chercheurs ; voire du rejet. « Effondrement de l'évolutionnisme, effacement du darwinisme et du paradigme du conflit, faible crédibilité de l'argumentation diffusionniste, tous ces éléments laissent un vide idéologique qui précède et prépare le terrain pour un renouvellement » (p. 173) marquent cette période dont Favin-Lévêque nous livre les idées nouvelles qui émergent.

L'idée d'abord que la guerre est une invention humaine et non une contrainte naturelle (la culture prend le dessus sur la nature, notamment avec Margaret Mead) ; l'idée ensuite que les affrontements primitifs font peu de morts et qu'ils relèvent dès lors davantage de rituels ou de jeux sportifs (on parle de l'« existence de formes de guerres socialement non létales », p. 175) ; l'évocation que le conflit répond tout autant à une fonction de protection (Bronislaw Malinowski) ; l'expression de volontés de caractériser la notion de vraie guerre pour en distinguer des formes de violence collective autres ou encore l'apparition de la guerre avec la révolution néolithique, sont autant d'illustrations de ce renouveau des idées impactées par les guerres mondiales « expérimentées ».

Le second chapitre de cette période permet à l'auteur d'exposer la science française, celle d'une nouvelle génération de préhistoriens et d'une ethnologie qui vit une véritable révolution. Il applique une nouvelle fois son procédé consistant à détailler les sources archéologiques de cette époque ainsi que les études ethnographiques menées. Cela lui permet d'abord de revenir sur le choc qu'a constitué la Grande Guerre et qui a généré un glissement du patriotisme élevé à un pacifisme généralisé expliquant en grande partie le rejet de la guerre par les anthropologues ; d'une faible documentation de cette dernière par l'archéologie et, à l'inverse, des impulsions intéressantes du côté de l'ethnologie. Favin-Lévêque expose dans la dernière partie de ce chapitre les thèses explicatives qui ont marqué cette période bornée par les deux guerres mondiales. Le rejet du darwinisme social avec une affirmation forte de séparer le social du biologique ; des sciences préhistoriques qui abandonnent grandement le sujet de la guerre ; une ethnologie qui, à l'inverse prend

à bras le corps le thème pour en livrer des thèses nouvelles (la thèse échangeiste avec les travaux célèbres de Marcel Mauss sur le don ou encore celles de Claude Lévi-Strauss relatives au commerce ou à l'échange de femmes).

Cette deuxième période est celle de la remise en cause de la perception de la guerre et de son origine et des différenciations fortes entre les disciplines concernées.

Dans la lignée de ces évolutions du début du xx^e siècle, la troisième période couverte (1946-1996) est construite sur deux chapitres qui démontrent et analysent un changement de paradigme. Le premier expose cette évolution du contexte scientifique (au sein de l'anthropologie internationale et surtout anglo-saxonne), le second, le cheminement français en particulier. « L'idée dominante d'une guerre ancienne, voire aussi vieille que l'homme, laisse la place à celle d'un bon sauvage paléolithique qui, abandonnant son mode de vie de chasseur-cueilleur invente l'agriculture, mais également l'activité qui lui permet de conquérir les terres dont il a besoin » (p. 231). Les travaux d'un nouveau courant venu des États-Unis – le néo-évolutionnisme – montrent comment les caractéristiques socio-culturelles des sociétés humaines étudiées (bande, tribu, royaume...) peuvent servir à expliquer l'émergence de la guerre. Dans la même veine la *New Archaeology* qui s'oppose à l'archéologie classique, refonde la relation entre ethnologie et archéologie et induit, de fait, des changements notoires dans la documentation de la guerre. Les méthodologies archéologiques évoluent : on fait dorénavant parler les armes, les traces de blessures, l'art pariétal et cette discipline prend une place croissante dans le discours sur la guerre ; là où l'ethnographie voit se raréfier les sociétés traditionnelles ainsi que leurs pratiques guerrières de plus en plus contenues par les pouvoirs étatiques.

Avec une guerre au cœur des interrogations des sciences de l'homme et plus largement de l'éthologie et de la primatologie, les discours explicatifs, notamment anthropologiques, sont nombreux au cours de cette longue période. La guerre en lien avec l'apparition de l'État génère de multiples travaux à travers le monde, le bon sauvage est réhabilité (l'âge d'or du Paléolithique) et la thèse en vogue est celle du Néolithique qui invente la guerre. La guerre préhistorique est révolutionnée et trouve enfin une place dans l'anthropologie là où, auparavant, elle ne servait qu'à apporter des traces confirmant l'explication anthropologique. Si cette période est riche de travaux, si la révolution agropastorale semble être la cause de l'émergence de la guerre (une thèse étayée par l'archéologie et l'ethnographie), il n'en demeure pas moins qu'il n'y a pas de consensus scientifique, de paradigme offrant une « capacité à projeter des résultats sur la compréhension humaine dans le monde d'aujourd'hui » (p. 288).

S'agissant de l'analyse de la démarche de l'anthropologie française, Favin-Lévêque associe le regard historique à une ouverture prospective en la matière. L'auteur y décline en effet les conclusions de son cheminement en reprenant tour à tour, les enseignements respectifs de l'étude préhistorique (le Néolithique invente la guerre) et

de la documentation de la guerre (l'étude des blessures, des armes, des fortifications...) ; et ceux de l'ethnologie qui voit la guerre s'afficher en un sujet important avec une ethnographie qui contribue fortement et avec un grand nombre de jeunes chercheurs, à documenter la violence collective sur tous les continents. Il s'attarde sur diverses explications produites et si la thèse échangiste domine, il expose tout autant les discours nouveaux qui se font entendre, à l'instar de celui de Pierre Clastres mais qui restera sans descendance.

L'analyse ultime de l'auteur sur la guerre préhistorique et de l'origine de la guerre dans l'anthropologie française illustre le caractère dispersé des approches à l'image des discours de Bouthoul et Girard qui restent en marge tout en connaissant une large audience. On en retiendra le rejet des approches darwiniennes et un intérêt qui, au final, reste cantonné à la guerre primitive à travers les travaux des ethnologues français. Le constat est celui « d'un monde anthropologique français divisé » (p. 349) avec une préhistoire et une ethnologie qui restent chacune dans leur sphère et expliquant, en partie, le décalage avec la science anglo-saxonne qui domine au cours de cette période sur ces problématiques.

Construit sur un unique chapitre de dix-sept pages, l'ultime période (1996-2021) est intitulée « Un nouveau départ ». En revenant succinctement sur les enseignements produits par l'étude des périodes précédentes (la guerre est d'abord considérée comme un phénomène naturel puis s'installe le concept de bon sauvage ; une démarche française d'abord dominée par l'archéologie avant la montée en puissance de l'ethnologie là où l'anglo-saxonne a connu le cheminement inverse, etc.), l'auteur expose la déconstruction qui s'opère chez certains auteurs dans les années 1990 : la remise en cause du pacifisme paléolithique et l'importance que prend la primatologie qui réveillent l'anthropologie française. Les pages ultimes offrent ainsi une réflexion prospective de Favin-Lévêque qui voit, d'une part, un avenir consacré à la piste archéologique et africaine (de l'importance géographique et de l'importance des migrations pour expliquer des phénomènes de diffusion), et d'autre part, un essor évolutionnaire avec des travaux consacrés à la violence des primates (avec l'idée d'une violence dans le temps long de la lignée allant des hominidés à l'homme).

Au final les questionnements qui persistent sont bien ceux relatifs à la place de l'homme dans ce phénomène de violence collective et son invention ainsi que la trans-

formation de l'usage de cette violence dans l'histoire de l'humanité.

L'ouvrage de Favin-Lévêque rend incontestablement compte d'un travail conséquent, honnête et cherchant en permanence à conserver une objectivité à même de rendre compte au mieux des débats passionnants qui ont animé les disciplines qu'il étudie au cours d'un siècle et demi. L'auteur pose un regard neutre. Il évite les jugements tout comme il ne cherche nullement à exposer une quelconque nouvelle théorie. Son ambition et l'entreprise qu'il a menée sont celles d'une historiographie sur l'origine de la guerre en vue d'exposer les principales idées émises à ce sujet par les archéologues et les anthropologues.

Dans cette quête nous avons, entre autres choses, apprécié l'exposition de tableaux récapitulatifs au regard d'une lecture parfois ardue en raison de l'articulation adoptée par l'auteur. En effet, avec une approche similaire appliquée pour chacune des quatre périodes retenues et étudiées (une déclinaison des évolutions et des apports – parfois opposés – des disciplines relevant des sciences de l'homme), le lecteur peut quelquefois avoir du mal à s'y retrouver. Les déséquilibres des chapitres adossés à chaque tranche historique peuvent contribuer à ce sentiment d'égarement. Malgré une densité déjà importante des auteurs et travaux exploités, on peut, de-ci de-là, être surpris de ne pas trouver certaines références – on pense tout particulièrement à la production foisonnante de la sociologie militaire qui émerge au cours de la Seconde guerre mondiale aux États-Unis et qui, en donnant à voir les réalités combattantes, aurait pu alimenter certaines des réflexions. On pourrait aisément et spontanément reprocher un certain ethnocentrisme occidental quant aux sources étudiées par l'auteur ; mais, à n'en pas douter, la nature massive de la production étudiée et les choix opérés sur les sciences de l'homme ont inévitablement conduit à ces orientations.

Au final, nous préconisons cette lecture intéressante et utile pour toutes celles et ceux qui réfléchissent – toutes disciplines confondues – sur le phénomène guerrier et qui trouveront dans cette somme interdisciplinaire des références et des entrées indispensables. Au regard de la période que nous vivons depuis quelques années et du retour de la guerre, nous ne pouvons qu'encourager vivement, les experts comme les non-spécialistes de ces questions inhérentes à la guerre, cette plongée dans l'ouvrage de Favin-Lévêque.

Claude WEBER